

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 43

Artikel: L'accent
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223517>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



d'après F. Rouge

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉVERIES

AVEC ça qu'on a bien le temps de rêver à notre époque de vitesse!... Mais si, un instant, assis au pied de ce beau chêne, après un dîner champêtre et en regardant monter dans le ciel de bleues volutes nicotienues! La journée est belle et le pays resplendissant.

Là, tout près, la forêt de Praz Romont ne cache qu'une partie du lac de Bret, émeraude jetée au pied des pentes jaunissantes du Pélerin, tandis qu'à sa droite, elle permet au regard de contempler la nappe azurée du Léman. Et puis, c'est le cirque splendide qui nous ravit toujours depuis le Moléson jusqu'à la Dent d'Oche, montagnes aux pics variés à l'infini et que dominent le massif argenté des Diablerets qui scintille comme un diamant et le dôme nacré du Grand Combin dont la blancheur est atténuée par une fine brume.

Et puis, là-haut, au zénith, la lune est encore là, toute blanche d'avoir veillé toute la nuit, confidente encourageante et discrète... Qu'elle a dû être belle, par cette nuit claire! Elle s'attarde et offre aux chauds regards de Phébé son échine nue et gracieuse. La mâtime! Elle a l'air de Je fuir mais... en ayant soin de ralentir sa marche pour qu'il puisse la rejoindre.

Oui, vraiment, cette journée de la mi-octobre est si belle — et cela est si rare cette année — qu'on peut bien la marquer d'un caillou blanc en rêvant un instant — le rêve est si rapide — au pied du chêne de Praz-Palex...

Praz-Palex... Praz-Palex... Voyons!... mais oui, je me souviens. Il y a quelques années déjà, un vieux notaire me tendait un *Conteur* en me regardant par dessus ses lunettes et en souriant dans sa barbe, sûr d'avance du résultat. Il ne se trompait pas : depuis ce jour-là le *Conteur* devint l'ami de chacun de mes dimanches!

Mais dans ce *Conteur*, il y avait donc cette lettre galante adressée à la belle Marguerite de Praz-Palex par le notaire Em... La belle Marguerite! C'est donc là qu'elle demeurerait! Dans cette maison, au millésime de 1723, dont la large façade blanche regarde vers le soleil levant. C'est dans cette solitude de beauté qu'elle recevait ses amis... qui devaient être bien nombreux.

Mais c'est sûr, c'est là que venait se réjouir la jeunesse de Châtillens! De Châtillens, non pas du village seulement, mais de la paroisse. Belle jeunesse, en vérité : Frédéric, le fils du châtelain de Miéville, Frédéric George, le capitaine de Vuibroye, son père Louis, l'arpenteur, le sous-lieutenant Rubattel, et puis le jeune médecin Devaud de Servion; Jean Destraz, le tambour, et ce farceur de David Guignet. Il y avait aussi Frédéric Pasche, le fils de l'ancien curial, peut-être Louis Jan, le futur Conseiller d'Etat — quand même il était bien sérieux, — sûrement son frère Jean-Samuel le proposant — la théologie n'empêchait pas les sentiments dans ce temps-là — et le gros et bon garçon... Frédéric au Banneret et puis toutes ces demoiselles : il y en a trop pour dire leurs jolis noms... nombreuse et joyeuse cohorte sous la direction entendue de ce galant notaire et justicier Emmanuel Jan. Ça, c'était un Vaudois... et un bon! Et comme il

écrivait bien. L'adresse était simple : « A Made-moiselle Jeanne-Marguerite Testuz en Praz Palex ». Le messager savait où se diriger : il n'y avait pas deux Praz Palex, voyons!

« Je voudrais avoir la lyre d'Apollon pour chanter votre beauté ». Bien entendu qu'il n'aurait pas voulu être Apollon lui-même. Le notaire préférerait de beaucoup être un simple mortel pour voir sa belle Marguerite de près et la presser dans ses bras...

Mais comment l'avait-il trouvée dans cet endroit si retiré? J'y suis : ce chemin, ce mauvais chemin qui passe là au pied du chêne, c'était une grande route à l'époque.

Bien des siècles auparavant, quelques moines blancs de Charlie étaient venus s'installer au bord de la Broye et y avaient bâti ce monastère d'Ancrêt. Ils reçurent de l'évêque Amédée de Lausanne la terre « déserte et inculte » du Désaley. Eux et leurs successeurs (j'allais dire leurs descendants!) y plantèrent de belles vignes. Mais comme ils ne voulaient pas mettre le vin au lac, attendu qu'ils n'aimaient pas le mélange, ils imaginèrent, pour relier Ancrêt au Désaley, de construire cette route qui remonte l'eau du Grenet et passe là, à Praz Palex. Après les moines, ce furent les baillis et les pasteurs (de sûr!) qui bénéficièrent de la vendange, mais ce furent les gens de la paroisse qui transportèrent le vin depuis Lavaux jusqu'au château d'Oron et jusqu'à la cure. Or Praz Palex est au sommet de la route. Quand on monte d'Epesses, le chemin arrive devant la maison, juste dans la direction de la porte, mais là, il oblique brusquement à droite et contourne l'angle du bâtiment. Seulement, il passe sous la fenêtre, qui était tout juste assez grande pour laisser voir le buste charmant et le sourire charmeur de Jeanne-Marguerite.

Ainsi s'ébaucha sans doute l'aimable liaison de celle-ci avec « la jeunesse de Châtillens », en cette joyeuse fin du XVIII^e siècle. Et ce chêne lui-même, dont le diamètre respectable et la cime élevée indiquent une vie plus que séculaire, ne serait-il pas un souvenir de ces joyeuses réunions? On aimait, dans ce temps-là, à marquer de cette façon les événements heureux, et puis l'on savait déjà que :

Celui qui a planté un arbre avant de mourir n'a pas vécu inutile!

Mais la jeunesse d'Epesses voulait aussi défendre son bien ; car la belle Marguerite était de la commune et de la paroisse de Villette. La jeunesse d'Epesses n'était pas contente de celle de Châtillens. Cela se comprend!

Un dimanche d'automne — à la campagne les travaux étaient finis et au vignoble les vendanges encavées — il y avait fête à Praz Palex.

C'était la fin de la matinée.

Pendant que le beau gigot préparé pour le dîner finissait de mijoter au coin du foyer, Marguerite et sa sœur avaient conduit leurs invités dans la forêt dorée qui domine la maison, sur la pente de Gourze. La jeunesse d'Epesses vint aussi et entendit les chants et les rires de ceux de Châtillens... qui étaient arrivés les premiers.

Il ne faut pas penser du mal de ceux d'Epesses, mais enfin, avaient-ils un notaire, un capitaine, un sous-lieutenant, un fils de châtelain ?

Non ; eh ! bien alors ! qu'y a-t-il à se plaindre ? Il faut comprendre les belles filles !

Quand l'heure du repas arriva, Marguerite et ses invités rentrèrent à la maison. La jeunesse d'Epesses est partie... le gigot aussi !

Jaques Desbioles.



L'ACCENT

VO sède que tsacon l'a sa manàire de dè-vesà et que, quand bin on cliioudrà lè get, on porrà dèrè : « Clii que l'a dè-vesà or l'è lo tadiè de Samüiet! » Ao bin : « L'è clii gros mor de Daniet, que matsouille tote lè réson! » Ao bin oncora : « L'è clii prin-bet de Théophile, qu'on derà on apprenti menestre! » Ao bin : « L'è Metsi, que n'è pas dào veládzo, et que vint de pè Rolhie-Bocan. » Et lè dzein, rein que de no z'ouère dèvesà dein on autro paï vo diant tou tsaud :

— Mè rondzài se vo n'ite pas de Maraçon !

Et vo sarài de pè lè Velà, ào bin de Mourtsi, de Nàotstati, de pè La Valàire, de la Coûta, dào Paï d'Amon ào bin Ormonan, que lo vo derant sein dèbreinnà.

Clii l'afère que vo fà recougnàitre, l'appelant cein l'accent. Et cliiào que l'instruisant lè régent et lè menestre préteindant que cein vint de cein qu'on a medzi ào bin bu. Clii que bái dào vira pào pas dèvesà quemet clii que sè reimplie de piquette ào que sè soule de chenique. Clii que sè bourre de truffie n'a pas lo mîmo accent que clii que l'a lo pètro tserdzi d'èpenatse, de tiudre ào de làitya. D'apri lo paï, ein a que dèvesant prin, fin, maigro, bètor, gras ào bin recta.

Et pu lài a pas rein que lè dzein que l'ant clii l'accent, mà assebin lè bite. Accutà vai!

Ao derrài rasseimblieimeint lài a dàì militéro de per tsi no que sant zu passà lào camp pè Bulle et pè levè. Lài ein avàì dàì moui, mà principalement Louette à Ranplanplan que l'è de la Coûta. On matin, l'arreve su lè reing tot fliappi, lè get avouè on cergno pllicin de rede quemet on vilhio.

— Mà, qu'a-to, mon pouro Louette, lài dit son camarado Tiène ?

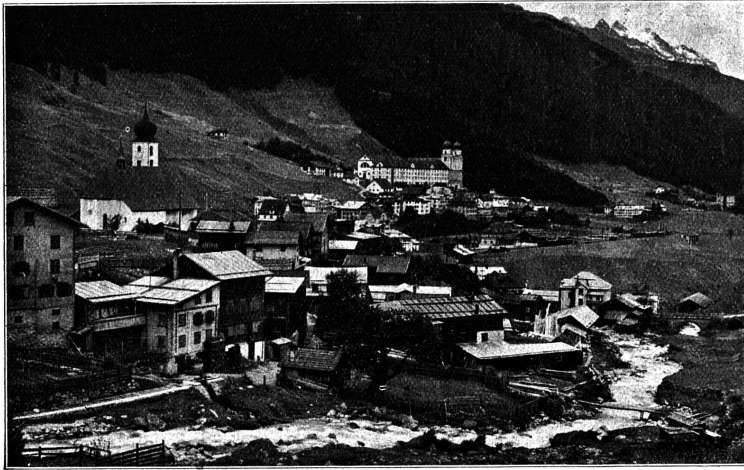
— N'è rein pu dremi sta né passà, so repond Louette : lè caïon n'ant rein fè que bramà tot lo temps.

— Mà vo z'ai assebin dàì caïon per la Coûta. Bràmant-te pas ?

— Oi, fà Louette, mà... n'ant pas l'accent de la Grèvière.

Vo vâide bin que mîmameint lè bite... Et se vo desè que lài a assebin dàì z'affère que l'ant clii l'accent que vo dio.

L'autr'hî quauque z'ami s'étant recrià enseimblie pè onna càva pè Epesse. Lài avàì dàì païsan, dàì vegnolan, dàì prècaut, dàì dzein que fourrant à la gaboulà lè mince guieu, et dàì monsu que lè dzudzant. L'ant pardieu bin bu quauque botolhie que l'étant dàì boune z'an-



Disentis.

nâie. Aprî cein, l'ant voliu agottâ dâo meillâ bâre et lo maître l'a aveintâ dein on tsau onna tota vilhie botolhie pllieinna de puffa et de bouna marchandi. L'a faliu la déboutsî... et vo séde, clli vilhio vin l'a dâi iâdzô croûio son, preind on goût de boutson.

Adan, âo premî verro, lo dzuzdo — on crânô coo, allâ pî, et pu on Vaudois de sorta — qu'acheint lo boutson, fâ dinse :

— Euh! ein vaitcê iena que l'a on bocon l'accent allemand.

Tant qu'âi botolhie, vâide-vo !

Marc à Louis.

Dans les Grisons.

DISENTIS

LE vent, qui souffle par-dessus les montagnes rhétiques, libère le ciel de ses derniers nuages. Le soleil du matin brille dans tout son éclat à l'heure où le train nous emporte de Reichenau vers Disentis.

C'est d'abord une vallée étroite, resserrée entre des parois rocheuses où la terre coule à l'époque des avalanches, où les arbres ont de la peine à prendre racine, où une population clairsemée vit chétivement sur un sol aride et pauvre.

Brusquement la vallée s'élargit. Un grand plateau verdoyant s'offre aux regards du voyageur étonné — un plateau qui s'étend des contreforts du Saurenstock, dans les Alpes glaronnaises, jusqu'à la vallée de Lugnetz où le Glenner court sur un lit de cailloux roulés. Très loin, vers le sud, une cime blanche apparaît : c'est le Piz Terri ou son voisin le Rheinwaldhorn qu'on nomme aussi Adula. Paysage de glaces, de névés, de torrents écumeants, de pierriers et d'éboulis. Et l'on songe à Boileau, l'auteur de « l'Art poétique » qui, pour célébrer les hauts faits d'armes de Louis XIV, écrivit un jour le « Passage du Rhin » du fond de sa retraite parisienne. On ne peut s'empêcher de sourire en se remémorant ces premiers vers du « Passage du Rhin » :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Les vergers sont abondants, les villages s'en tassent au pied des montagnes, entre les forêts et les prairies; ils semblent se grouper autour d'Ilanz — la ville d'Ilanz — comme on la désigne ici. Il est vrai que cette petite bourgade montagnarde est devenue une ville propre, aux rues droites, aux maisons cossues. Les hôtels y sont nombreux et il y a, en marge des rues, de jolies villas au milieu de jardins bien entretenus. La ville d'Ilanz, véritable capitale de l'Oberland grison, centre d'un commerce actif, donne au voyageur qui passe une impression d'aisance et de confort qu'il ne s'attendait pas à trouver dans cette vallée.

Le train longe le Rhin antérieur et s'arrête à Truns, petite gare avec quelques maisons grou-

pées à l'arrière-plan. Truns est un souvenir scolaire. C'est l'érable sous lequel des paysans, vêtus de sarreaux gris, fondèrent la Haute-Ligue ou Ligue grise avec le bienveillant appui de l'abbaye de Disentis. Et l'on cherche, au fond de sa mémoire, les paroles enthousiastes du poète J. Vuy que beaucoup d'écoliers vaudois ont chantées :

Notre érable de Truns le couvre de ses branches ;
Il écoute joyeux le bruit des avalanches ;
Il reflète les monts dans son cours souverain.

Et il y avait encore le refrain dont il fallait détacher chaque syllabe :

Il est à nous le Rhin !
Oui ! à nous ! Il est à nous le Rhin.

Aujourd'hui, l'érable a disparu. Un autre l'a remplacé. Tout près, la petite chapelle, coquettement restaurée, porte sur sa façade des fresques rappelant la journée mémorable où la Ligue fut fondée.

*

Si Ilanz est le centre des affaires de tout l'Oberland grison, la capitale historique de ce vaste pays est, sans contredit, Disentis. C'est une petite bourgade, assise au pied de la montagne, au milieu des prairies et non loin des forêts, à l'endroit où la route du Lukmanier rejoint celle de l'Oberalp.

Le Rhin est étroit ; un pont rustique, formé de deux planches, suffit à le franchir. La bourgade n'a qu'une seule rue importante, quelques mesures éparpillées et une église au grand toit, au clocher carré terminé en oignon.

Mais il suffit de lever les yeux pour apercevoir la masse imposante du monastère, large édifice aux façades blanches, percées d'innombrables petites fenêtres. Deux hautes tours carrées, terminées par un clocher en oignon, marquent l'entrée principale du couvent. Alors on oublie la petite bourgade, sa gare pittoresque où les chemins de fer rhétiques rejoignent la ligne de la Furka ; on oublie la rue propre, les modestes hôtels, l'église au grand toit et le Rhin qui décrit sa courbe autour du village. On ne voit plus que ce majestueux édifice qui commande toute la vallée.

Fondé au VIII^e siècle, le couvent de Disentis eut d'abord à subir les attaques des hordes pillardes venues du sud. Cependant, avec les années, il prend une importance telle que son autorité est reconnue sur la plus grande partie du territoire grison. Ses possessions s'étendent jusque dans la Haute-Italie. Du Xe au XII^e siècle, il est à son apogée. Les abbés sont devenus des personnages considérables. Ils font une politique active et reçoivent des donations de plusieurs empereurs. Maintes fois ils durent s'opposer aux prétentions de l'évêque de Coire, lequel voulait faire passer le trafic par le Septimer de préférence au Lukmanier. C'eût été la ruine du couvent.

L'abbaye de Disentis dut sa position impor-

tante dans la politique grisonne à la part que prit l'abbé Peter von Pontaningen à la fondation de la Ligue grise en 1424. Plus tard, ses successeurs favorisèrent le parti autrichien-espagnol dont le chef était Pompée Planta, parti opposé à Jénatsch et à la France. A la fin du XVIII^e siècle, lors de l'occupation française, le village et le couvent furent incendiés. Ainsi disparurent à jamais, avec une riche bibliothèque, de précieux manuscrits. La perte de la Valteline et les restrictions apportées aux admissions inaugurèrent une période critique pour l'abbaye. Dès lors ce fut la décadence.

A l'heure actuelle, le couvent compte une quarantaine de moines. C'est peu pour un tel édifice. Un petit chemin donne accès à une vaste cour où il n'y a personne. Une porte est ouverte ; nous entrons. Personne dans le vestibule. Nous cheminons dans un long promenoir blanchi à la chaux où nos pas résonnent étrangement. Alors, pour éviter de troubler le silence qui règne en souverain dans ce cloître, nous avançons sur la pointe des pieds et pénétrons dans l'église où deux moines disposent des fleurs près de l'autel.

La nef est d'un blanc éclatant avec des dorures ; partout il y a des fresques ; elles semblent incrustées dans la voûte ; nous avons sous les yeux le type du style baroque dans toute sa splendeur.

Quand on franchit le seuil du monastère, on entre dans un jardin qui se termine par une esplanade. A nos pieds, la belle vallée déroule son tapis vert et, dans le fond, sur la route du Lukmanier une automobile postale fait jouer les trois notes de son klaxon.

*

C'est l'heure de partir. Nous redescendons vers la gare où le « Glacier-Express » nous attend pour nous emporter vers le col de l'Oberalp. A mesure qu'on s'éloigne, le regard est sans cesse attiré par ce grand monastère tout blanc qui, au cours des siècles, jeta un si vif éclat sur la chrétienté.

Jean des Sapins.

Quand le bateau coule, les rats se sauvent. — Elle, tout en larmes. — Jean ! Quel malheur ! Papa est ruiné.

Lui abasourdi d'abord de la nouvelle. — Pas possible, Marcelle.

Elle. — Si fait, hélas ! Complètement ruiné.

Lui, se ressaisissant. — Eh bien, il ne sera pas dit que je lui aurai porté le coup de grâce en le frustrant du seul trésor qui lui reste et qui est votre amour filial.

Elle, désespérément. — Jean !

Lui, très calme. — Dites-lui, Marcelle, dites-lui bien de ma part que je sacrifie mon bonheur au sien. Il m'avait accordé spontanément votre main. Je ne veux pas demeurer en reste de générosité avec lui.

GASCONNADES

AU village d'Y., — comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, — on comptait autrefois un certain nombre de vieux militaires dont la jeunesse s'était écoulée au service étranger. Soldats de Naples, d'Espagne ou de Hollande, légionnaires de Crimée, du Mexique ou d'Afrique, tous y étaient représentés. Il y en avait de loquaces qui aimaient à narer leurs prouesses et leurs aventures de terre et de mer ; il y en avait aussi de discrets qui gardaient jalousement pour eux seuls les souvenirs des temps héroïques qu'ils avaient vécus. Du nombre des premiers, était Gédéon Chaffret, ancien engagé au service d'Espagne revenu couler les jours calmes de l'âge mûr dans son pays natal.

Ce Gédéon, hâbleur s'il en fut, ne perdit jamais une occasion de conter à ses contemporains des histoires terrifiantes ou extraordinaires ayant trait à ses campagnes. Aussi, quand les gens d'Y. avaient le temps de faire un brin de causette avec lui, le retenaient-ils volontiers en leur compagnie, soit à la cave, soit au café. C'est ainsi qu'un dimanche, à l'auberge du Torrent, notre homme se trouva l'invité de deux frères Drapet — Jean et Pierre, — gros paysans du lieu, bons vivants, point crédules, qui s'empressèrent de l'amener sur ses thèmes favoris.